

Fondation d'utilité publique *Direction* Jean-Louis Colinet 111-115 bd. Emile Jacqmain 1000 Bruxelles
Tél 02/203 41 55 *Fax* 02/203 28 95 info@theatrenational.be Abonnements
Réservations 02/203 53 03 www.theatrenational.be Billets

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

MONEY !

« Tout ce que vous ne saurez jamais sur l'argent parce que personne ne vous le dira et d'ailleurs mieux vaut ne pas le savoir, parce que si on savait ce serait pire. »

CRÉATION : FRANÇOISE BLOCH / ZOO THÉÂTRE

© Antonio Gomez Garcia

Mise en scène : Françoise Bloch | **Assistante** : Judith Ribardière **Avec** : Jérôme de Falloise, Benoît Piret, Aude Ruyter, Damien Trapletti **Ecriture** collective | Collaboration artistique : Benoit Gillet | Vidéo : Benoit Gillet, Yaël Steinmann | **Lumières** : Marc Defrise | **Scénographie** : Johan Daenen, Johanna Daenen | Costume : Patty Eggerickx | **Aide à la réalisation sonore** : Jean-Pierre Urbano | Coiffeuse : Marie Messien | **Assistanat mise en scène sur les ateliers** : Cécile Lécuyer | **Direction technique** : Benoit Gillet | **Assistanat Zoo Théâtre** : Tatjana Pessoa | **Délégué de production** : Michel Van Slijpe | **Diffusion** : Théâtre National/Bruxelles et Habemus Papam | **Création** : Zoo Théâtre | **Coprod**. : Théâtre National / Bruxelles, Théâtre de Liège, L'ANCRE / EDEN Charleroi |**Avec le soutien de** : L'ESACT, La Chaufferie-Acte1 | Zoo Théâtre est soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles, service des Arts de la Scène. | Françoise Bloch est artiste en compagnie à l'ANCRE/Charleroi.
Durée du spectacle : **1h20**

Dossier pédagogique réalisé par Cécile Michel pour le Service éducatif du Théâtre National / Bruxelles.
Ce dossier a été réalisé à l'attention des enseignants qui verront le spectacle avec leurs étudiants.
Une version PDF est disponible sur notre site www.theatrenational.be (rubrique « service éducatif »).

Table des matières

Introduction 4
Histoire d'une trilogie 5
Money ! une enquête au pays de l'argent 6
Le titre 6
Le spectacle : 7
Françoise Bloch et le ZOO Théâtre : le jeu mimétique et le réel 8
Le théâtre et l'argent 11
Quelques exemples de cette exploitation thématique dans le théâtre francophone d'aujourd'hui : 12
POUR ABORDER CETTE RICHE MATIERE EN CLASSE 15
Quelques incontournables du vocabulaire financier 15
Le capital 15
La capitalisation 15
La finance 15
La spéculation 15
L'obligation 15
L'action 16
Les Sicav 16
Les fonds d'épargne-pension 16
La Bourse 16
Règlementation bancaire 17
Le conseiller bancaire 17
Comment aborder certaines notions économiques abstraites de façon simple et imagée ? 17
L'argent virtuel 18
Les mécanismes de crédit 18
Les banques de dépôt et les banques d'investissement 18
Pourquoi séparer les banques de dépôt des banques d'investissement ? 19
L'entrée en bourse des entreprises 19
La crise des subprimes 21
Images à découper 22
Bibliographie et filmographie sélectives 25
Sur le travail de Françoise Bloch et le Zoo théâtre 25
Comment fonctionne la finance : 25
Théâtre et argent 25
Pièces 25
Romans 26
Filmographie : 26
La presse 28

Money !

« Tout ce que vous ne saurez jamais sur l’argent parce que personne ne vous le dira et d’ailleurs mieux vaut ne pas le savoir, parce que si on savait ce serait pire. »

INTRODUCTION

Que devient l'argent que l'on verse sur son compte ? Quels leviers déclenchons-nous en espérant que cela rapporte un « petit quelque chose » ? Et si nous réécrivions notre rôle ? Une exploration en forme d'interrogations, aussi ludique que critique, qui s'enclenche à partir d'une situation simple : dans le contexte de l'après-crise de 2008, un homme entre dans une banque et se demande où va son argent.

Rompus aux discours des financiers, interrogeant leur vocabulaire et leurs postures, quatre comédiens multiplient les personnages, décortiquent les mécanismes et conduisent ce collage scénique où musique, vidéo et "chorégraphies" à roulettes se répondent.

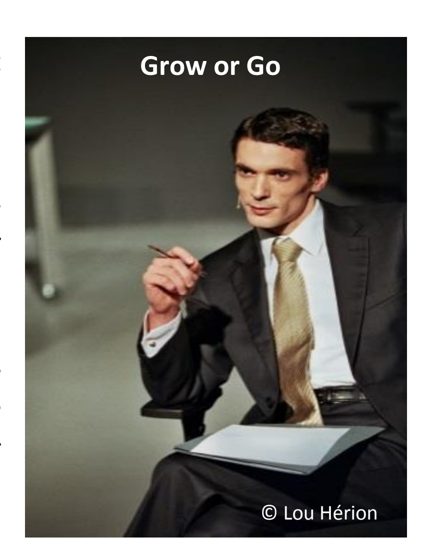
Fruit d'une écriture collective sur base documentaire, Money! décrypte la finance comme une langue étrangère et tente avec humour, distance et vérité de se frayer un chemin à échelle humaine à travers un sujet saturé par le discours.



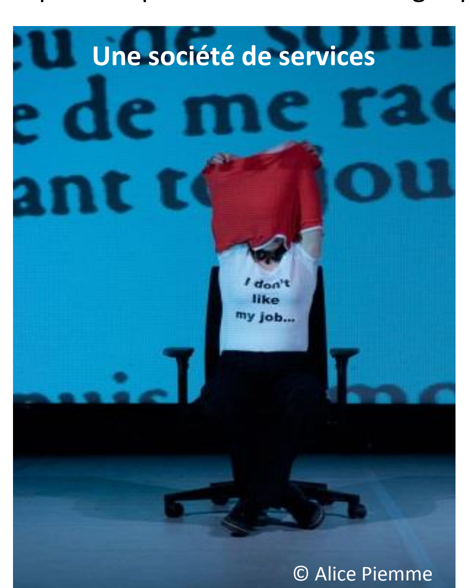
HISTOIRE D'UNE TRILOGIE

Money ! est le troisième spectacle d'une trilogie créée par Françoise Bloch et sa compagnie le Zoo théâtre autour de la question du monde du travail et de son corolaire l'argent.

Le premier spectacle ***Grow or Go*** (Théâtre National 2009) abordait l'univers de la consultance d'entreprise. Il était basé sur un documentaire réalisé par Marc Bauder en 2003, qui suivait le destin de plusieurs jeunes diplômés en sciences commerciales lors de leurs premiers pas dans la vie professionnelle. A travers l'analyse minutieuse de leurs « habitus » langagiers et gestuels apparaissaient les failles qui laissent entrevoir l'humain par-dessous le formatage de ces candidats à l'embauche, formatage qu'ils imposeront à leur tour comme une règle d'or à suivre.


Grow or Go
© Lou Hérion

Avec le deuxième spectacle, ***Une société de services***, l'équipe du Zoo Théâtre aborde l'autre côté de l'échelle sociale dans le monde du travail aujourd'hui. Nourris de documentaires et de l'expérience vécue d'un des acteurs qui y joue son propre rôle, ils explorent le milieu du télémarketing et pointent avec un esprit ludique la réalité de ces larges plateaux où, en rangs d'oignon, des jeunes gens aux salaires précaires et aux conditions de travail résolument cadencées appellent le monde entier pour vendre… à tout prix.



Une société de services
© Alice Piemme

Dans un portrait scénique volontairement fragmenté où s'entremêlent jeu, son et vidéo, le spectacle sonde les conséquences humaines de ces nouvelles organisations du travail. Dans une telle perspective, quelle(s) valeur(s), quel(s) rêve(s) peuvent encore renfermer le mot « travail » ?

Money ! enfin, aborde ce qui se trouve à l'origine des deux autres univers, ce qui conditionne nos façons de vivre et de travailler aujourd'hui : le monde de l'argent et de la finance internationale.

Par cette incursion dans le monde de l'argent, le spectacle tente de faire le lien entre la financiarisation des entreprises, l'exigence des actionnaires et les nouvelles organisations du travail.

Créé en octobre 2013 au Théâtre National, le spectacle en est à sa deuxième reprise et entame une longue tournée en Belgique et en France.

Money! a été élu "meilleur spectacle" aux **prix de la critique 2014** (décernés par la presse belge). Jérôme de Falloise y a reçu le prix du "meilleur acteur".

***MONEY* ! UNE ENQUETE AU PAYS DE L'ARGENT**

Le titre

D'emblée, le titre nous annonce la couleur : on va nous parler d'argent, de l'argent aujourd'hui, dans sa dimension internationale (d'où l'anglais) et de son rôle majeur dans notre monde.

Le sous-titre joue avec un poncif du titre explicatif de type « tout ce que vous avez toujours voulu savoir…. », clin d'œil au film de Woody Allen de 1972 *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander.* Nous voilà prévenus : non seulement nous ne saurons rien parce que personne ne nous le dira et heureusement, parce que ce qui se trame derrière la question de l'argent et du profit est tellement épouvantable que c'est peut-être mieux de rester dans l'ignorance.

Le sous-titre nous renseigne donc de plusieurs façons : nous allons probablement assister à une investigation sur quelque chose de tabou -pire que le sexe- ce qui se trame derrière les murs épais des bureaux de la finance internationale. Mais cette quête n'aboutira pas parce que personne ne veut que le commun des mortels en sache plus long.

L'affiche de la création du spectacle représentait un funambule dont on n'apercevait que les pieds, loin au-dessus d'une foule anonyme, comme une personnification de ces traders qui font de la voltige dans les hautes sphères de la finance, jouant avec le danger, au-dessus d'une foule qui l'observe : impuissante ? Ignorante ? Indifférente? Attendant qu'il tombe ?



Avec ce sous-titre et cette image, la metteure en scène Françoise Bloch introduit d'emblée de l'ironie, un des éléments majeurs du spectacle et une distance critique qui font mouche et nous permettent à la fois de rire de ce que nous allons découvrir et de réfléchir sur notre rapport personnel à l'argent et à notre implication individuelle dans la financiarisation du monde.

Le spectacle :

Le spectacle commence par un long monologue sous forme d’adresse directe au public où un comédien (Benoît Piret) nous raconte comment il en est arrivé à entrer un jour dans une grande banque afin de placer un petit capital issu d’un héritage.

De fil en aiguille, par ce biais en apparence anodin, il va se découvrir indirectement responsable de crimes dans lesquels son argent se trouve impliqué. Et c’est le début d’une longue investigation ironique qui nous amène dans la banque, face aux délégués commerciaux qui sont sensés aiguiller les gens dans leurs placements, mais évitent soigneusement de répondre à des questions trop précises et directes sur le trajet réel de ce placement. L’enquête nous conduit de postes en postes et de situations en situations à travers de courtes scènes où les comédiens prennent en charge tous les rôles en alternance, dans une espèce de ballet frénétique au rythme de plus en plus rapide.


© Antonio Gomez Garcia

Ce rythme est accentué par le mouvement des meubles de bureau sur roulette qui reconfigurent *ad libitum* des espaces toujours semblables.

Car l’espace, scénographié par Johan Daenen, reste volontairement dénudé, métaphorique, anonyme, laissant toute la place au mouvement des corps.

La vidéo vient souligner ou contredire ce qui est raconté sur scène et offre ainsi un propos politique critique sans être didactique ni ostentatoire. Des chiffres défilent sur de grands écrans derrière les comédiens, ou bien des images de travail à la chaîne, des jeux vidéo, des extraits de journaux…

Les comédiens s’agitent, tournent de plus en plus vite sur leurs fauteuils de bureau et les images en arrière-plan se font rapides, violentes, oniriques et évoquent mieux qu’un discours une forme de perte de contrôle, d’engrenage fou dans lequel sont piégés les humains.

Le spectacle peut se voir comme un grand patchwork de scènes au rythme très travaillé, reliées les unes aux autres par des liens de sens subtils et montées comme au cinéma.

L’originalité du spectacle tient dans cette forme très éclatée et très cohérente, mais aussi dans le regard critique et en même temps idéaliste que l’ensemble des artistes du spectacle posent sur l’univers abordé. Car la conclusion est en demi-teinte : avons-nous un moyen de pression, une possibilité d’engagement politique face à la financiarisation du monde ? Nos petits efforts humains ne sont-ils pas dérisoires ? Le spectacle affirme par l’originalité de sa forme et par son contenu critique la force politique toujours renouvelée du théâtre.

FRANÇOISE BLOCH ET LE ZOO THEATRE : LE JEU MIMETIQUE ET LE REEL

La trilogie composée des spectacles *Grow or Go* (2009), *Une société de services* (2011) et *Money* ! (2013), est le résultat de plusieurs années d'investigations et de réflexions sur le théâtre et la pédagogique du jeu théâtral.

Françoise Bloch enseigne depuis plusieurs années à l'Ecole supérieure de l'acteur à Liège.

L'ESACT propose une pédagogie particulière aux élèves-acteurs et cherche à former des créateurs de spectacles plus que de simples interprètes. Françoise Bloch est partie d'une réflexion sur le rapport que les jeunes acteurs entretiennent avec le réel comme source d'inspiration. Souvent confrontée à un regard superficiel sur le réel, à des acteurs imitant un film, la télévision ou un autre acteur plutôt que la vraie vie, ou, à l'inverse, recherchant à tout prix une forme de « naturel » introuvable, la metteure en scène a proposé à ses élèves de se confronter à la réalité et d'y puiser les bases de leur jeu, par le biais du cinéma documentaire.

« J'ai cherché des documentaires qui ne posent pas un regard dominateur sur les êtres. Il devait seulement être question d'attention, de qualité du regard. C'est pour cela que j'ai choisi Depardon. Sa position, son attitude pouvaient être un modèle pour les élèves acteurs. J'ai entamé avec eux, à partir des films, un travail très minutieux d'imitation. Lorsqu'on l'observe finement, dans tous ses détails, la réalité est beaucoup plus intéressante et beaucoup plus riche que ce qu'en rendent habituellement les acteurs sur scène. Il y a dans cette attitude une mine d'or, tant au niveau des formes qu'au niveau des contenus. Si on prend par exemple le registre des voix, on se rend compte que la réalité est beaucoup plus complexe, plus diversifiée que ce qu'en donnent les acteurs sur scène, de même pour les gestes dits parasites et tout est à l'avenant. Un rapport différent à un réel différent produit une théâtralité singulière et un autre type de rapport avec les êtres dont on témoigne. »[1]

Françoise Bloch propose donc, à travers ses ateliers au sein de l'ESCAT, un espace de réflexion et de recherche pour fabriquer un langage particulier, loin des contraintes financières d'une production liée au fonctionnement d'une institution culturelle. La construction d'un spectacle avec des acteurs confirmés qui forment un collectif s'est faite dans un second temps.

Après avoir vu la pièce *Unter Eis* de Falk Richter (mise en scène par Falk Richter), inspirée par le documentaire *Grow or Go* de Mark Bauder, Françoise Bloch se plonge dans le même matériau source et rencontre le monde lisse et inquiétant de la consultance d'entreprise. Elle propose à ses acteurs de faire un travail mimétique sur le film. S'en suit l'élaboration du premier spectacle de la trilogie.

Dans *Grow or Go*, les acteurs se basent sur une imitation minutieuse et dans les moindres détails de certaines séquences du documentaire de Bauder.

« C'est un travail uniquement d'imitation, poussé à un point obsessionnel. Une imitation extrêmement précise, avec toutes les complexités dues à la traduction. On travaille avec le film. On se place devant l'écran de télévision et on fait stop ou pause tout le temps, on observe comment la pensée voyage dans la voix, comment fonctionne le rythme, la parole, la moindre petite hésitation, la moindre inflexion, le moindre petit accident gestuel, le regard…C'est extrêmement fastidieux mais tout à fait intéressant. [2]»

Il faut ensuite trouver les chemins pour transposer théâtralement ces fragments collectés du réel.

Ces transpositions scéniques convoquent différents rapports au(x) jeu(x) et d'autres outils théâtraux que le seul texte (mouvement, vidéo, musique). Il s'agit d'inventer des contrepoints images et sons et des recadrages qui opèrent comme des arrêts sur image pour « faire théâtre » de ces fragments de réel et introduire la vie du plateau dans les brèches du discours.

« (…) Pour ajouter à ce texte un minimum de tension nécessaire au théâtre, j'ai opéré un travail rythmique tout en me forçant à me maintenir à la plus petite intervention possible. Ca concerne surtout une

---

[1] Le réel comme pédagogie du travail d'acteur, entretien avec Françoise Bloch, réalisé par Bernard Debroux, in ***Alternatives théâtrales*** n°101, pp 50-52

[2] Ibid.p.51

architecture rythmique, un rapport au silence et une précision de la forme. Pour le reste j'ai plutôt utilisé le contraste. Mettre cet univers du travail de la consultance en choc avec ses conséquences dans le monde. C'est la raison pour laquelle je tente, par la vidéo, de confronter ce monde des consultants avec le monde. [3]»

Avec *Une société de services*, le travail de contrepoint de la vidéo prend davantage de place ; une banque d'images se crée en même temps que tout le travail de recherche autour du spectacle. La vidéo prend peu à peu autant de place qu'un acteur, produit du sens et dialogue réellement avec ce qui se passe sur le plateau.

Dans ce deuxième spectacle, la vidéo conduit même littéralement certaines parties du spectacle, comme lorsque l'actrice parle au téléphone tandis que sa lettre de démission s'affiche sur l'écran, pleine d'insultes qui seront peu à peu remplacées par des propos plus convenus. Elle développe un propos critique, en images qui dément le ton neutre des passages strictement imités.



Les deux premiers spectacles de la trilogie abordaient chacun un univers bien particulier qui pouvait être circonscrit. Avec *Money* !, c'est un autre pari que s'est fixé le Zoo théâtre, puisqu'il s'agit cette fois de s'attaquer à ce qui fait tourner le monde, à un univers qui est presque de l'ordre du concept abstrait : celui de la finance.

C'est dans une idée d'enquête, modeste, que la metteure en scène et les acteurs se sont embarqués avec ce spectacle. Un désir de découvrir pas à pas cet univers étrange, avec un regard critique mais aussi inventif et léger

« (…) Dans *Money* ! il y a des scènes très construites et d'autres, entièrement improvisées, conduites par les acteurs. Ceux-ci ont trouvé une manière de se coacher. Nous discutions ensemble des sujets et moi, je disais si c'était dans le champ ou non. Le postulat est que chaque acteur porte le sujet. C'est capital parce que *Money* ! est sans doute le spectacle le plus morcelé. Si les acteurs ne portent pas le sens du début à la fin le spectacle a du mal à tenir. [4]»

Le jeu mimétique est toujours utilisé dans certaines séquences issues de documentaires mais se trouve mêlé à de nombreux autres outils théâtraux différents. Le spectacle rend compte de l'implication artistique et politique de l'ensemble de l'équipe mais aussi de questions, de pistes abandonnées, de fausses réponses, de perplexité, d'improvisations…

[3] Ibid. p. 51
[4] Sylvia Botella, « Entretien avec Françoise Bloch à propos de Money » in : BELA Le Blog du portail des auteurs et des écritures, 17 octobre 2014.p .4

« Dans *Money* ! certaines propositions ne viennent pas seulement du matériau documentaire. Par exemple, le prologue est né de mon envie de parler du trajet de l'argent. Le comédien Benoît Piret a fait une proposition qu'il a commencé à écrire et qui s'est transformée, retransformée avec pour matériau source une idée de notre vidéaste Yaël Steinman qui avait vu une vidéo dans laquelle un homme aux lunettes noires danse de manière détachée. Le matériau source de *Money* ! est beaucoup plus vaste que celui des pièces précédentes. Le spectacle est beaucoup plus composite dans ses formes. Certaines scènes sont des imitations de documents ou d'enregistrements tandis que d'autres sont le fruit d'improvisations. [5]»



[5] Ibid. p.2

LE THEATRE ET L'ARGENT

L'argent est le nerf de la guerre, agite les passions, déchaîne des crises et des massacres. L'argent est le premier moteur de la plupart des crimes, de la plupart de nos actes en fait. Aujourd'hui, les sphères économiques et financières contaminent l'ensemble des activités humaines, tant dans ses modes de fonctionnement, ses langages que dans sa logique propre, celle du profit et de la productivité.

L'argent peut provoquer une fascination dont les fondements seuls valent la peine d'être interrogés au théâtre.

De nombreuses œuvres de théâtre ont pour thème l'argent et la finance. Depuis des siècles, le théâtre met en scène des escrocs, des hommes ruinés, des banquiers, des traders…

Molière, par exemple, dans *l'Avare* rapproche la passion d'Harpagon pour l'argent d'une passion sensuelle et charnelle. L'argent y est matériel. Nous voyons cet argent, ses pièces d'or, cette cassette. Chez Shakespeare, par contre *le Marchand de Venise* nous montre plutôt les dommages collatéraux que subissent les personnages dans leurs relations humaines à travers leur rapport à l'argent. La passion pour l'argent se rapproche davantage dans ce cas d'une abstraction.

Comment représenter cette abstraction, ce système opaque qui semble froid et scientifique et qui nous parvient à travers un langage le plus souvent codé et obscur ? …

« Dès la Révolution industrielle s'entame un vaste processus de développement du capitalisme dont nous n'avons pas fini de vivre les répercussions, et qui conduit à ce qu'on a pu appeler l'économicisation du monde. L'économie étend progressivement son emprise sur toutes les sphères de la vie et en devient l'un des systèmes de régulation les plus importants, substituant sa nouvelle rationalité aux croyances et aux valeurs de la tradition ou de la cohésion sociale désormais rejetées dans une sorte de passé mythique. »

(…)Des phénomènes nés alors et dont nous sommes les héritiers directs définissent notre cadre économique tout en restreignant notre univers social : accélération de la production, recherche du profit, libéralisation des échanges, stratification des groupes socio-économiques, développement du secteur tertiaire, voire du quaternaire, financiarisation et dématérialisation de l'économie, essor du crédit et généralisation de la consommation. »[6]

« (…) De nos jours, cette situation semble arrivée à son point le plus extrême, voire à son point de rupture. Tout semble tomber du marché, s'inscrire dans une transaction, pour configurer un monde où rien n'échapperait à la détermination de l'argent. Des domaines qui faisaient l'objet d'exceptions se trouvent régis par les lois du marché : la culture, la santé, l'éducation, voire la nature et le vivant, deviennent commodifiables, assimilables et réductibles à leur valeur monétaire. [7]»

La crise financière de 2008 elle-même a généré ce que nous connaissons aujourd'hui comme un vaste ensemble de crises interdépendantes, crises politiques, économiques, géopolitiques, écologiques, sociales…

Avec la crise, les arts du spectacle (et plus généralement les pratiques artistiques et culturelles) se sont trouvés au cœur du débat économique.

On a créé des spectacles consacrés à la représentation de la crise économique et à la dénonciation de ses conséquences.

Les questions financières et économiques peu abordées par le spectacle vivant au XXe siècle ont fait leur apparition sur nombre de nos scènes, marquant la volonté des artistes de déchiffrer un fonctionnement essentiel de la société.

Plus que sur l'argent proprement dit, c'est sur le constat et les conséquences de la financiarisation du monde que se penchent ces artistes.

---

[6] P. Dardot, C.Laval, *La nouvelle raison du monde, essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009, p.1
[7] Ibid p.2

Le fonctionnement de l'entreprise est un modèle social qui semble aujourd'hui intériorisé par tous. Il s'agit d'expliciter cette logique néolibérale que l'on pourrait définir par

« L'ensemble des discours, des pratiques, des dispositifs qui déterminent un nouveau mode de gouvernement des hommes selon le principe universel de la concurrence.»[8]

Deux tendances de ce théâtre de la crise peuvent se dégager :

Un théâtre que l'on pourrait qualifier d'explicatif, dont la priorité est d'exposer en pleine lumière et à la compréhension de tous, des fonctionnements, des lois, des logiques, un langage, qui nous semblent opaques et soustrait à l'intelligence collective ; et un théâtre, nommons-le de la dénonciation, qui se penche sur les conséquences de la financiarisation, de la crise et de ce qu'elle raconte de l'humain, de ses affects.

Le théâtre, par l'échange symbolique qu'il constitue entre le spectacle et le spectateur peut aussi travailler comme un miroir de ce qui est produit lors de la transaction économique.

« Si le théâtre offre à l'économie la possibilité d'interroger ses fondements théoriques (et notamment les notions de production, de consommation, de travail, d'individu et de propriété), parallèlement, le fait de faire porter le travail artistique sur le travail « des autres » permet aux artistes et aux spectateurs de prendre conscience de leur implication dans le système d'économie marchande. »[9]

Quelques exemples de cette exploitation thématique dans le théâtre francophone d'aujourd'hui :

La grande et fabuleuse histoire du commerce de Joël Pommerat, Centre Dramatique de Béthune 2011

Cinq hommes sont dans une chambre d'hôtel et entre deux séances de porte-à-porte, abordent entre eux les mécanismes de vente destinés à vaincre la résistance des ménagères. Dans ce petit huis clos Pommerat nous convie à réfléchir à ce qui se joue sur le plan humain quand les rapports se focalisent sur le principe de la vente à tout prix.

La particularité de cette pièce étant que sa conclusion reste ouverte : est-ce la nature humaine qui nous conduit à ces dérives économique ou sommes-nous régis par des déterminations historiques ?



[8] Ibid p. 6

[9] Ibid p ;16.

Le système de Ponzi de David Lescot, Paris Théâtre des Abbesses, 2012

Le nom de Ponzi est apparu au cours du procès de Bernard Madoff, qui le citait en modèle de ses propres escroqueries. C'est ainsi que David Lescot a entendu parler de cet Italien arrivé aux États-Unis au début du siècle dernier, et qui, après quelques années de galère, a fait fortune en promettant des intérêts rapides et faramineux à qui lui confierait son argent. Il s'agit d'une représentation volontairement amorale des jeux financiers du personnage principal – Ponzi, dont il fait à dessein un personnage presque sympathique.

L'angle de l'auteur fait se demander qui est le plus coupable dans cette histoire, de l'homme ou de la société qui ne lui laisse aucune autre alternative pour assouvir la soif de reconnaissance sociale (et sonnante et trébuchante) qui l'habitait.

« A travers Ponzi, observe David Lescot, *c'est le siècle à venir qui se raconte, d'un point de vue qui n'est ni celui des utopies, ni celui des régimes politiques, ni celui des guerres, mais celui de l'argent"*, et, donc, particulièrement intéressant aujourd'hui. La réussite du spectacle tient à ce que l'auteur-metteur en scène invente une forme de théâtre épique fluide et léger, sans aucun didactisme, qui lie de manière à la fois souriante et mélancolique l'intime à l'Histoire 10»

15% de Bruno Meyssat, Avignon 2012

15% de Bruno Meyssat fait référence aux 15% de rentabilité exigés par les actionnaires contre leur engagement sur un marché. La pièce nous raconte le dérèglement de l'espèce humaine par le néo-libéralisme ; à travers les rêves et les actions passionnées parfois délirantes de quelques financiers en costume-cravate.

« *15%* est une tentative de représentation de quelques mécanismes financiers et des passions humaines qui s'y engagent. L'époque croit aux marchés et à leurs capacités à exprimer des réalités fiables. Depuis plusieurs décennies le réel est livré à la finance dans le souci obstiné de connaître son prix. Tout est donc estimé, même le risque, car le risque est l'horizon de cette aventure vouée à la recherche du profit privé le plus obstiné. Dans cette aire où les marchés gèrent les titres, l'argent peut s'investir au sujet du réel mais aussi s'en désinvestir à satiété. Ce qui guide ces alternances rencontre la plus énigmatique et centrale de nos capacités : le mimétisme. L'opinion plutôt que la rationalité guide les marchés. Or avec la finance on s'installe dans le domaine des Croyances. En imposant ses fictions, le capitalisme financier manifeste au grand jour le problème même de la Valeur : la valeur des choses mais aussi la valeur des idées. Dans une ample dérive il a réalisé désormais une suprême révélation, une sorte d'aveu : l'absence pour lui de toutes valeurs. Nous nous retrouvons arrimés à cette nef. [11]»



15% Brunot Meyssat, Avignon 2012

[10] http://www.lemonde.fr/culture/article/2012/01/23/escroquerie-financiere-mais-reussite-theatrale_1633324_3246.html#3VL4SZcthiWCvpZ9.99)

[11] Présentation de 15% sur le site du théâtre du Shaman, pour Avignon 2012. http://www.theatresdushaman.com/article89.html

D'un retournement à l'autre, comédie sérieuse sur la crise financière en quatre actes et en alexandrins de Frédéric Lordon, mise en scène Luc Clémentin, Paris, Maison des métallos, 2012

Économiste, professeur d'université et journaliste spécialisé en économie au journal *Le Monde*, Frédéric Lordon nous propose une mise en scène de la crise financière mondiale sous forme d'une tragi-comédie burlesque en vers pour nous donner à percevoir les logiques et la réalité de la crise à travers l'utilisation du grotesque, de la pochade et du didactisme.

« La réelle question se poste : en quoi consiste le pouvoir ? Comment hommes politiques et financiers peuvent réussir à surmonter les épreuves de leur exercice ? La mise en forme en alexandrins présente une réponse très claire : en cachant le tout par la forme. Il s'agit plus de rendre une situation acceptable que de critiquer le problème. La faillite d'une banque ne signifie pas un échec et des conséquences graves, mais la possibilité d'être accusés pour mauvaise gestion, et ainsi d'être désigné comme coupable des crises financières » Frédéric Lordon.

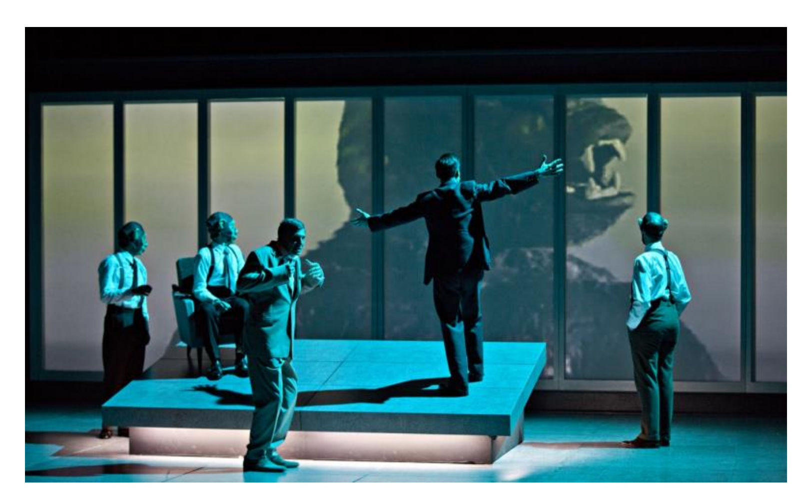
Chapitres de la chute, Saga des Lehman Brothers de Massini , mise en scène Arnaud Meunier, Comédie St Etienne ,2013

Pièce singulière qui traverse l'histoire américaine et l'essor du capitalisme à travers l'histoire d'une famille, les Lehman, que l'on suit depuis leur arrivée en Amérique jusqu'à l'édification de l'empire Lehman Brothers, cette banque d'investissements multinationale qui fit faillite en 2008 suite à la crise des subprimes et plongea le monde dans la crise financière que l'on connaît.

Histoire de la construction d'un empire, d'un déséquilibre puis d'une chute, la pièce nous donne à voir les tenants et aboutissants d'une saga familiale aux prises avec les grands mythes du capitalisme et nous permet de nous réapproprier une histoire qui a dépassé l'humain en nous racontant l'histoire subjective, amoureuse, fraternelle de ces 3 frères.

« Chaque étape de l'ascension de Lehman Brothers est aussi une étape de plus vers sa fin. Mais c'est le spectateur qui mènera sa propre réflexion grâce aux indices, préfigurations et pressentiments de la chute qui jalonnent la pièce [12]»

« Le théâtre doit ébranler les certitudes, pas asséner des vérités toutes faites. *Chapitres de la chute* ne dénonce pas le capitalisme, il le raconte, le rend sensible, concret, humain. (…) Ce que le spectateur en retiendra est son affaire toute personnelle. Il me semble que le but du théâtre n'est plus de conscientiser les masses mais plutôt d'interroger l'individu, notamment dans son rapport au collectif .L'aider à comprendre que l'action de chacun a une incidence certaine sur nos organisations collectives. »[13]



Chapitres de la chute, Massini, mise en scène d'Arnaud Meunier Comédie de St Etienne 2013

[12] Charlotte lagrange, « note dramaturgique » in dossier pédagogique de *Chapitres de la chute*, spectacle d'Arnaud Meunier à la Comédie de St Etienne, saison 2014-2015

[13] Pierre Notte, entretien avec Arnaud Meunier, ibid, p.8

POUR ABORDER CETTE RICHE MATIERE EN CLASSE

QUELQUES INCONTOURNABLES DU VOCABULAIRE FINANCIER

Le capital

Au sens large, le terme « capital » s'entend comme ressource susceptible de générer des revenus. On peut ainsi parler de capital à propos de ressources financières mais aussi par exemple de capital humain, technique ou intellectuel. Dans un sens financier, le capital d'une société correspond à l'argent apporté par les actionnaires à la société à la création ou ultérieurement. Ainsi le terme capital peut, selon le contexte, désigner parfois les capitaux propres, parfois, de manière plus restrictive, le capital social. Dans un cadre économique, le capital désigne l'ensemble des moyens financiers à la disposition de l'entreprise, c'est-à-dire les capitaux propres et l'endettement. Cet endettement est composé des dettes financières et du disponible des placements financiers de l'entreprise.

La capitalisation

Capitalisation : Quand elle s'applique aux intérêts, c'est le fait de réinvestir chaque année les intérêts perçus; l'année suivante, les intérêts s'appliquent à une somme plus élevée. Quand elle est boursière, il s'agit de la valeur des sociétés : nombre d'actions multiplié par un prix de l'action.

«Mes intérêts sont capitalisés. Ils sont donc réinvestis.»

La finance

Le mot finance désigne ce qui se rapporte à l'argent.

Les finances publiques sont donc les revenus et les dépenses de la puissance publique.

La finance d'entreprise se rapporte aux flux et aux modes de financement de l'entreprise.

La finance de marché se rapporte aux placements sur les marchés dits financiers (bourse des valeurs mobilières, marché des options…).

En finance il existe une relation fondamentale entre le risque et la rentabilité : plus un actif est risqué, plus la rentabilité qui en est attendue est élevée.

La spéculation

La spéculation est le fait de réaliser une ou plusieurs opérations permettant de prendre une position acheteuse ou vendeuse sur des actifs financiers, monétaires ou des matières premières.

La spéculation vise à tirer profit d'un mouvement de marché et se caractérise par une prise de risque, liée à une variation du marché inverse à celle qui est attendue. La spéculation joue un rôle d'accélérateur des hausses ou des baisses de la valeur des actifs. Le spéculateur est celui qui prend position. **Il fait un pari sur l'évolution future d'une valeur**. C'est le comportement de l'investisseur en général, dans la mesure où, cherchant à prévoir des flux futurs, il spécule sur l'avenir.

L'obligation

L'obligation représente une fraction d'un emprunt émis par une société. En possédant une obligation, on devient donc l'un des créanciers de l'entreprise, bénéficiant de la rémunération de l'emprunt (intérêts ou coupon) et, en cas de faillite, d'une priorité de remboursement par rapport aux actionnaires. En revanche,

le détenteur d'obligation n'est pas associé à la gestion de la société. Les obligations sont par ailleurs négociables sur un marché spécifique, dit marché obligataire. Outre les obligations privées (représentant la dette d'une entreprise) il existe des obligations d'Etat.

L’action

L'action est une part des capitaux propres de l'entreprise lorsque celle-ci est constituée en société anonyme. La vente d’actions constitue donc une source de financement pour l'entreprise, de même que les titres de créance (dettes), dont elle se différencie toutefois nettement. En effet, elle a une durée de vie illimitée, et son porteur court le risque total de l'entreprise (il ne perçoit aucun revenu si l'entreprise va mal et en cas de liquidation l'actionnaire passe après le créancier dans la répartition du produit de la vente des actifs, autrement dit la plupart du temps, il ne peut rien récupérer). En contrepartie, l'action donne droit au bénéfice et à la participation à la gestion de l'entreprise via le droit de vote.

Quels sont les droits d'un actionnaire ?

Le statut d'actionnaire d'une entreprise confère des droits que l'on peut ranger en trois catégories principales : Un droit à l'information, un droit de vote aux assemblées générales, un droit à une rémunération

L'entreprise peut vous verser une rémunération sous forme d'un dividende.

Le versement de ce dividende dépend des résultats réalisés par l'entreprise. En effet, tous les ans, à l'occasion de l'assemblée générale, les actionnaires décident du montant versé au titre du dividende de l'exercice.

L'usage veut qu'une entreprise ne distribue de dividendes que lorsque l'exercice s'est soldé par le dégagement d'un bénéfice (résultat net positif).

Les Sicav

Les SICAV sont des sociétés anonymes dont le capital est variable. L'objectif principal d'une **SICAV** consiste à gérer un portefeuille de titres (actions et obligations) pour le compte de souscripteurs. Chacun d'entre eux possède une fraction de l'ensemble, proportionnellement au nombre d'actions qu'il détient. Le capital de la SICAV varie continuellement au gré des entrées et des sorties des actionnaires.

Les fonds d’épargne-pension

L’épargne-pension est une formule d’épargne à long terme qui permet de constituer une pension complémentaire à la pension légale.

Un fonds d'épargne-pension repose sur des titres et obligations, et le bénéfice dépend donc de leur évolution en bourse. Le bilan est établi à la fin de chaque année.

Ces fonds d’investissement permettent de pratiquer une épargne fiscale et de bénéficier d'une réduction d'impôts.

Les fonds d'épargne-pension sont, par définition, des produits d'investissement à long terme dans lesquels l'horizon d'investissement du participant moyen est généralement de 10 ans ou plus.

La Bourse

La Bourse est un lieu où s’organise la confrontation de l’offre et de la demande de titres financiers.

Elle donne aux entreprises privées et publiques ainsi qu’à l’État la possibilité de trouver des financements auprès des investisseurs privés et institutionnels.

A quoi ça sert ?

La Bourse permet de rapprocher les agents qui ont des besoins de financement (l'offre) et les agents qui ont des capacités de financement (la demande).

Confrontation entre l'offre et la demande

L'offre émane des entreprises ou des États qui ont des besoins de financement. Ils émettent des titres financiers qui sont achetés par les investisseurs.

La demande émane des personnes qui ont des capacités de financement et qui souhaitent investir. Il peut s'agir de particuliers, d'entreprises, d'États. Les plus gros investisseurs sur les marchés financiers sont les **investisseurs institutionnels**.

Règlementation bancaire

La réglementation bancaire qualifie l'ensemble des règlementations applicables aux établissements de crédit (banques, sociétés financières,…). Elle concerne tout particulièrement l'organisation du fonctionnement des marchés, l'information et la transparence, la protection des épargnants.

La réglementation bancaire émane de différentes sources, planétaire avec les traités internationaux, européennes sous la forme de directives et, nationales, avec les lois et règlements.

La réglementation et la supervision sont souvent exercées directement par l'Etat ou par l'intermédiaire d'autorités administratives publiques sensées être indépendantes. Elles exercent un pouvoir de contrôle, de supervision des intervenants, d'enquête et de sanction. Depuis les années 90, la tendance générale du marché mondial va vers l'autorégulation, c'est à dire que ce sont les acteurs économiques privés qui mettent en place leurs propres règles. Mais la crise a montré que ce système n'était pas adapté au monde financier. Des réformes profondes de la régulation financière sont maintenant à l'ordre du jour.

Le conseiller bancaire

C'est le collaborateur d'une banque qui a pour mission de vous accueillir, vous informer et vous conseiller sur les produits et services bancaires, et vous assister en cas de difficulté liée au fonctionnement de votre compte.

Selon les banques, le conseiller porte des appellations différentes : " chargé de compte, chargé de clientèle, conseiller clientèle… " Certains conseillers spécialisés sont particulièrement formés pour assister le client sur les questions fiscales et patrimoniales.

Le métier de conseiller financier est traversé par une double prescription, plutôt contradictoire: vendre et conseiller. En effet, le conseiller est soumis à des objectifs chiffrés et doit faire signer un maximum de contrats sans pour autant forcer la main et perdre la confiance de ses clients.

Certains conseillers obtiennent une commission pour chaque opération. Les commissions peuvent être comprises dans le prix d'un placement ou être facturées directement. Elles représentent un pourcentage du montant investi.

COMMENT ABORDER CERTAINES NOTIONS ECONOMIQUES ABSTRAITES DE FAÇON SIMPLE ET IMAGEE ?

Voici quelques pistes pratiques pour aborder des notions de base pour comprendre la finance, déjà expérimentées lors d'animations en classe et destinées à permettre aux élèves d'aborder le spectacle en toute connaissance de cause, et en s'amusant... Attention, les concepts sont volontairement très simplifiés pour que les élèves en comprennent les principes de base. Il convient donc de leur signaler que la réalité est beaucoup plus complexe.

L’argent virtuel

On distribue d’abord les images découpées (qui figurent aux pages suivantes) à quelques élèves

Un élève a reçu ou hérité une petite somme d’argent d’un membre de sa famille (lui donner quelques billets de 100€). Il décide de porter cet argent à la banque (un autre élève à qui on donne l’image « banque ») pour ouvrir un **compte épargne**. L’élève « banque » donne l’image « épargne » au premier en échange des billets de 100 €, cela constitue de la part de la banque une **reconnaissance de dette**.

L’élève qui a ouvert un compte épargne reçoit au bout d’un temps X un intérêt (souvent petit) de son épargne. Comment cela se peut-il ? L’argent n’a donc pas dormi dans le coffre de la banque ?

Les mécanismes de crédit

« L’argent permet d’acquérir des biens, des marchandises ainsi que de rémunérer des services. Mais il représente aussi du capital, c'est-à-dire que l’argent qui manque à l’un, il devra l’obtenir d’un autre sous forme de prêt, et en tant que tel, il est source d’intérêts, donc moyen d’obtenir plus d’argent encore pour celui qui le possédait déjà. »[14]

Les élèves qui ont les images voiture-maison-mobylette, viennent chez l’élève banque demander un crédit. Celui-ci en octroie un premier avec l’argent de l’élève épargne. Il doit donner à l’autre une date de remboursement (cela peut être complètement fantaisiste, c’est la compréhension du principe qui compte) et un taux d’intérêt (peu importe aussi). Il sait donc que le X de tel mois en telle année il aura récupéré l’argent + les intérêts. Il peut dès lors prêter à un autre la même somme en tablant également sur un remboursement à une date et un taux donné et à un troisième élève également. Il a donc prêté 3 fois la somme de départ qu’il va récupérer 3 fois + les intérêts (montrer matériellement que l’élève « banque » se retrouve bien avec cette somme à la fin.)

Ce système ne marche qu’à condition que l’élève épargnant ne retire pas l’argent de son épargne. Ou que d’autres élèves épargnant viennent déposer de l’argent à la banque.

La banque prête souvent 10 à 20 fois la somme de l’épargnant, sans attendre que les emprunteurs aient remboursé leur crédit pour le prêter à nouveau. Cela s’appelle **l’effet de levier**. Tout repose sur la reconnaissance de dette des élèves emprunteurs. Au début de l’emprunt, l’élève banque n’a pas l’argent pour prêter à 20 élèves empruntant, mais leur promesse de remboursement permet de faire comme si l’argent était là. L’élève banque est ainsi autorisé à créer cet argent à l’avance comme si les élèves emprunteurs allaient rembourser sa dette. L’élève banque doit juste s’assurer de pouvoir rendre à tout moment son argent à l’élève épargnant.

La banque peut ainsi prêter de l’argent pour l’achat de 20 fois plus de biens de consommation, ce qui veut dire qu’il est possible de produire et de vendre 20 fois plus de biens. Tout se passe bien tant que les élèves empruntant remboursent leur dette, mais c’est tellement facile de créer de l’argent avec les effets de leviers que l’élève banque prête souvent plus qu’il n’est possible de rembourser.

Que fait ensuite la banque avec cette somme supérieure à celle de départ ?

La banque (et donc indirectement l’épargnant) peut **investir.**

Les banques de dépôt et les banques d’investissement

Les banques peuvent prêter l’argent qu’ils ont en trop en échange d’intérêts que l’on appelle « dividendes »si on parle d’actions cotées en bourse.

On donne des cartes « banque » à plusieurs élèves. Chacun reçoit aussi quelques coupures de 100€. Ensemble, ces banques vont créer ce qu’on appelle une « banque d’investissement »

---

[14] Paul Jorion, *L’Argent mode d’emploi*, Fayard 2009, p.17

« Pour comprendre ce qu'est une banque d'investissement, il faut d'abord savoir ce qu'elle ne fait pas. Elle ne reçoit pas les dépôts des particuliers. Avant sa faillite, vous n'auriez pas pu ouvrir un compte chez Lehman Brothers ; vous ne le pouvez pas davantage chez Goldman Sachs ou JP Morgan, ni en France chez Natixis…La banque a bien des clients, mais il s'agit essentiellement d'entreprises et d'investisseurs qui recherchent, soit à se financer soit à placer leurs liquidités. Ne recevant pas de dépôts des particuliers, les banques d'investissement indépendantes recherchent la liquidité auprès des autres banques ce qui explique en partie qu'en cas de crise de liquidité, elles soient les premières touchées.(…)

Extrait de : http://www.lafinancepourtous.com site pédagogique sur l'argent et la finance.

Les banques d'investissement ont essentiellement t**rois types d'activités.**

Le premier est hérité des banques dites d'affaires et consiste à faire du **conseil**, notamment en fusion-acquisition. (une entreprise en rachète une autre et "fusionne" avec elle)

L'autre ensemble d'activités est lié au **financement des entreprises**. Les banques d'investissement organisent les augmentations de capital, les introductions en bourse, le lancement d'emprunts obligataires.

Enfin, le troisième type d'activités vise à trouver les **placements financiers** ou les couvertures les plus rentables. C'est l'aspect le plus risqué de l'activité des banques d'investissement mais c'est aussi le plus rentable »

Les trois élèves qui ont les images « banque » se regroupent et forment une banque d'investissement (dont les activités sont citées plus haut et que nous allons détailler).

La plupart des grandes banques aujourd'hui sont des banques de dépôt et d'investissement, ce qui explique pourquoi les épargnes des petits déposants se retrouvent dans les circuits spéculatifs.

Ces dernières années, plusieurs banques (et parmi les plus grandes à travers le monde) ont spéculé avec l'épargne que leurs clients étaient venus y déposer en toute confiance. Avec cet argent, ils ont acheté des produits hautement rentables (10-15%) mais également hautement risqués. Jusqu'en 2008, les banques ont réalisé de plantureux bénéfices.

Quand le système s'est effondré en 2008 (lorsque notamment les ménages américains n'ont plus pu rembourser leur crédit hypothécaire), ces titres risqués dans lesquels les banques avaient m

L'intérêt de mêler ces 2 activités très différentes (dépôt crédit ET investissement spéculation) est que la banque de dépôt crédit est "d'utilité publique" et est donc aidée par l'Etat dans la mesure où elle peut emprunter à des taux très bas.

Pourquoi séparer les banques de dépôt des banques d'investissement ?

La séparation des activités de banque commerciale de celles de banque d'affaires réduit le risque systémique. Elle diminuerait l'impact d'une éventuelle faillite bancaire pour le contribuable.

-La séparation des activités de banque commerciale de celles de banque d'affaires supprimerait la subvention d'activités qui ne devraient bénéficier d'aucun soutien public, Ce subventionnement rendant notamment profitables des activités de marché qui ne le seraient pas sans un tel soutien.

- La séparation des activités de banque commerciale de celles de banque d'affaires représente une étape décisive pour assainir le système bancaire européen et pour rétablir la prédominance de l'intérêt général sur celui des banques.

L'entrée en bourse des entreprises

Pendant ce temps-là, un autre élève reçoit une carte entreprise « les pantoufles de l'ami Fritz »

Il veut agrandir son entreprise mais ne dispose pas des fonds nécessaires. Il décide donc de faire entrer son entreprise en bourse par le biais d'actions et d'obligations achetées notamment par les banques d'investissement qui supposent des gains rentables sous formes de dividendes.

C’est comme si son entreprise était divisée en de multiples petites parts à vendre.

Donner aux élèves qui font partie de la banque d’investissement des actions et des dividendes et l’élève entrepreneur reçoit les euros en échange.

Montrer aux élèves que maintenant l’entreprise appartient aussi à la banque d’investissement et qu’elle a un moyen de pression pour que l’entreprise augmente ses gains.

C’est ce que l’on peut appeler **l’optimisation**.

Pour optimiser les gains d’une entreprise, on peut en réduire les coûts et la rendre « **compétitive** » par rapport à d’autres entreprises en réduisant le personnel ou en en **délocalisant** dans un autre pays où la main d’œuvre coûte moins cher.



Le but des fonds d’investissement est toujours d’augmenter les profits de ses membres, si une entreprise n’est plus rentable ils peuvent donc décider de vendre ou de la liquider. Mais tout cela n’est peut-être pas le choix de l’épargnant.

On pourrait même imaginer qu’un épargnant X travaillant dans une entreprise Y pourrait financer son propre licenciement avec son épargne.



Une des autres activités de la banque d’investissement est le placement financier qui spécule sur l’avenir

La spéculation (voir définition infra dans le vocabulaire financier) est une forme de pari sur le futur, jaugeant la santé financière d’entreprises ou de matières premières dans l’avenir.

La crise des subprimes

Aux Etats-Unis par exemple, nombre de banques d'investissement ont parié sur le marché immobilier alors en pleine croissance en émettant de plus en plus de prêts à risques, auprès d'une population plutôt modeste. Beaucoup d'entre eux pour rembourser leur crédit, ont pris un autre crédit, voir un troisième ou un quatrième. Le krach immobilier de 2007 fut le résultat de cette prise de risque : les emprunteurs ne pouvant plus rembourser, cela entraîna une réaction en chaîne faisant finalement tomber la banque d'investissement Lehman Brothers ce qui entraîna une crise financière mondiale due à la non régulation des systèmes bancaires.



Une **bulle immobilière** est une bulle spéculative sur tout un marché immobilier, caractérisée par une hausse rapide de la valeur des biens immobiliers. Elle se traduit par un écart important et persistant entre le prix des immeubles et la variation de ses déterminants fondamentaux économiques comme les salaires ou le rendement locatif. Cette spéculation immobilière, lorsqu'elle est effectuée à crédit, fait courir des risques aux créanciers comme aux emprunteurs. (Wikipédia article « bulle immobilière »

IMAGES A DECOUPER

Le système de crédit de l'épargne et l'argent virtuel : A DÉCOUPER !!!











Banques de dépôt et banques d’investissement : A découper !!!









L'introduction d'une entreprise en Bourse : A découper !!!





BIBLIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE SELECTIVES

Sur le travail de Françoise Bloch et le Zoo théâtre

- « Le réel comme pédagogie du travail d'acteur », entretien avec Françoise Bloch, réalisé par Bernard Debroux, in *Alternatives théâtrales* n°101, pp 50-52
- De la pédagogie au théâtre documentaire, entretien avec Françoise Bloch, réalisé par Nancy Delhalle, in *Alternatives théâtrales* n°112, pp 96-98.
- Sylvia Botella, « Entretien avec Françoise Bloch à propos de Money » in : BELA Le Blog du portail des auteurs et des écritures, 17 octobre 2014
- Nancy Delhalle, « Le théâtre politique à l'épreuve du Documentaire » in (sous la dir. de) F. Quillet *La scène mondiale* aujourd'hui, Paris, L'Harmattan, 2015.

Comment fonctionne la finance :

- Paul Jorion, *L'Argent mode d'emploi*, Paris, Fayard, 2009
- Emmanuel Carrère et Hélène Devynck, « quatre jours à Davos » in : Revue XXI, avril/mai/juin 2012
- P. Dardot, C.Laval, *La nouvelle raison du monde, essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009
- Paul Jorion et Grégory Maklès, *la Survie de l'espèce*, un essai dessiné, humoristique et pas complètement désespéré, arte Editions, futuropolis
- Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *L'argent sans foi ni loi,* Coll. Conversations pour demain, Textuel, 2012,

Théâtre et argent

- Olivier Neveux, « contributions politiques, 15% de Brunot Myessat et Bienvenue dans l'espèce humaine de Benoît Lambert » in : *Théâtre/Public* n° 207, jan-mars 2013, « Théâtre et Néo-libéralisme »
- Olivier Neveux, *Politiques du spectateur, les enjeux du théâtre politique aujourd'hui,* Paris, La Découverte, 2013.
- *Fiction et économie. Représentations de l'économie dans la littérature et les arts du spectacle, XIXe-XXIe siècles*. Sous la direction de : Geneviève Sicotte, Martial Poirson, Stéphanie Loncle, Christian Biet, Presses universitaires de Laval, 2013.
- Barberis Isabelle, *Mythes et idéologies*, théâtres contemporains, paris PUF, 2010
- Martial Poirson, Isabelle Barberis, *Economie du spectacle vivant*, Paris PUF, QSJ 3967, 2013

Pièces

- Édouard Bourdet *Les Temps difficiles,* 1934
- George-Bernard Shaw *La Milliardaire* 1934
- Friedrich Dürrenmatt *La Visite de la vieille dame : tragi-comédie en trois actes* 1955
- Laurent Gaudé *Combats de possédés,* 1999
- *L'argent : dix pièces courtes* Denise Chalem, Aziz Chouaki, Enzo Cormann... [et al.]. *L'Avant-scène théâtre :* la Comédie-Française, 2009. - 152 p. (Les petites formes de la Comédie-Française).
- Frédéric Lordon *D'un retournement l'autre,* 2011
- David Lescot *Le système de Ponzi,* 2011
- Sébastien Thiery *Comme s'il en pleuvait,* 2012
- Stefano Massini *Chapitres de la chute : saga des Lehman Brothers,* 2013.
- Joël Pommerat*, La grande et fabuleuse histoire du commerce,* 2013

Romans

- Emile Zola *L'Argent*,

Pour son livre, Zola s'est inspiré du krach de l'Union Générale, une banque catholique française dirigé par Eugène Bontoux qui fut ruiné après des spéculations baissières de la part des Rothschild.

- Marc Fiorentino *Un trader ne meurt jamais,* 2009

En 2009, le français Marc Fiorentino sort son thriller financier Un trader ne meurt jamais. Un roman qui nous fait découvrir le quotidien d'un trader à la Bourse de Paris, Sam Ventura. Ruiné après de mauvaises décisions, l'homme ne pense qu'à une chose, regagner ce qu'il a perdu. Il sera alors tenté de suivre les méthodes de son amie Eva, trader habituée aux délits d'initiés et aux confidences sur canapé.

- Geraint Anderson *City Boy***,** 2008

L'auteur a été analyste financier pendant 12 ans au sein à la City. Il publie en 2008 un témoignage romancé de la vie des acteurs d'un des centres financiers les plus importants du monde. Drogue, sexe, transferts illégaux de capitaux vers des paradis fiscaux ou encore transactions internes douteuses. Un portrait d'une économie de la démesure où l'appât du gain est la motivation quotidienne et où les excès en tout genre sont légions.

- Philippe Nicholson *Krach party*, 2009

« Krach Party » est une plongée en apnée de vingt-quatre heures dans l'univers glaçant d'un financier sans scrupule, sa famille dévastée et son réseau sans amitié. Un ballet absurde et suicidaire, en pleine débâcle boursière, où se croisent traders, chefs d'entreprises, journalistes, et communicants.

- Don DeLillo *Cosmopolis*, 2012.

Parce qu'il a découvert un secret financier sans précédents, Eric Packer, jeune trader, accède, en vingt-quatre heures d'une initiation spectaculaire, aux codes qui dissimulent le secret de son assassinat annoncé.

- Stephen Frey**,** *Délits d'initiés*, 2005

Un petit banquier entrevoit l'opportunité de découvrir l'univers des banques d'investissement. Commence une véritable descente aux enfers.

- Jean-Louis Bauer, *Le roman d'un trader***,** 2011.

Week-end de panique dans une grande banque : le directeur général apprend que l'un de ses traders a joué la modique somme de vingt-cinq milliards d'euros. Avec la crise naissante des subprimes, trouver des liquidités pour purger l'affaire en douceur s'avère très compliqué. En parallèle, le trader raconte l'excitation du jeu qui l'a mené à cette perte colossale...

Filmographie :

- Wagenhoffer *Let's make money*

Documentaire sur la financiarisation du monde, la mondialisation du marché et ses conséquences directes et indirectes sur les gens.

- Marc Bauder *Master of the universe*

Un ancien cadre dirigeant d'une grande banque allemande revient sur ses années d'activité dans une banque d'investissement et sur les conséquences psychologiques d'un tel travail.

- Charles ferguson : *Inside Job*

Le film revient sur l'explication détaillée de la crise de 2008, ses origines, ses conséquences

- J-M Meurice et Fabrizio Calvi, *Noire Finance*

Détaille de façon didactique les mécanismes bancaires et financiers

- Carmen Losman *Work Hard, play hard*

C'est un documentaire sur les nouvelles pratiques de management et sur le réaménagement des espaces de travail. En apparence, le télétravail, les open spaces et les horaires aménagés conduisent aujourd'hui à plus de souplesse, toujours en vue d'une meilleure productivité. Les ressources humaines des entreprises et les architectes, qui conçoivent les bâtiments du secteur tertiaire, affichent leur optimisme. Les bureaux ressemblent désormais à des lobbies d'hôtels cosy…

- Martin Scorsese, *Le loup de Wall Street*, 2013

Film basé sur le livre autobiographique de Jordan Belfort, écrit en prison alors qu'il purgeait une peine pour fraude et blanchiment d'argent. Il revient sur les us et coutumes des professionnels de la finance et les excès de toutes sortes qui émaillent leurs vies.

Attention : Le numéro 126-127 de la revue de théâtre *Alternatives Théâtrales*, consacré aux rapports entre le théâtre et l'argent est sur le point de sortir cet automne 2015. Il contient une analyse de Yannick Mancel sur *Money !*

LA PRESSE

Quelques articles choisis…



10.10.13

Couleurs vives et questions naïves

Françoise Bloch fait rimer finance et violence dans "Money !" – show décapant.

SCÈNES

Critique Marie Baudet

La consultance ("Grow or Go"), le télémarketing ("Une société de services"), maintenant la finance: Françoise Bloch creuse obstinément ces sujets qui tous gravitent autour du travail et de l'argent, nos préoccupations quotidiennes, qu'on en ait ou en manque.

Constante sans lasser, didactique mais jamais rasoir, la metteure en scène se nourrit, avec les équipes dont elle s'entoure, d'une matière dense: documentaires, études, conférences, et même enquête sur le terrain. Celui des banques en l'occurrence.

Quatre comédiens sautant d'un rôle à l'autre vont nous exposer comment un homme sans prédisposition violente peut exercer une violence certaine, voire en tirer profit – *"ce qui, n'est-ce pas, correspond à la définition d'un criminel. Alors de deux choses l'une : soit je suis en cavale, soit il y a un vide juridique"*... Dossiers à l'appui, Benoît Piret livre avec décontraction cette introduction drôle et déjà glaçante.

Il était une fois un homme qui, ayant hérité quelque argent d'une grand-tante, poussa la porte d'une banque. Ce qu'aurait fait quiconque. Nous voilà dans la place: ces lieux aux couleurs vives où on est reçu et où on déposera ses avoirs, son épargne. En échange de quoi? Que deviennent les 75 euros versés mensuellement au titre d'épargne pension? A quoi servent-ils? Où sont-ils investis? Sicav, fonds de placement, obligations, actions... Qui sait au juste la vraie teneur de ces termes? C'est là que commencent les discours rassurants. La parole est d'argent ! Et la naïveté peut changer de camp. Mots et arguments apparaissent interchangeables.

Benoît Gillet et Yaël Steinmann signent les vidéos, Johan Daenen la scénographie faite d'un écran, et de tables et chaises de bureau montées sur roulettes, accessoires d'un ballet parfois échevelé dans lequel se lancent Jérôme de Falloise, Benoît Piret, Aude Ruyter et Damien Trapletti, formidables complices de cette aventure.



JÉRÔME DE FALLOISE dans un de ses rôles, un gestionnaire d'un fonds d'investissement.

Fruit d'une écriture collective ancrée dans le contexte de l'après-crise de 2008, "Money !" a l'ambition de décrypter la finance comme une langue étrangère, ce qu'elle demeure pour beaucoup, et de *"se frayer un chemin, à échelle humaine, à travers un sujet saturé par le discours"*, note Françoise Bloch. Qui réussit brillamment, avec humour, distance, vérité, nonchalance, justesse, ironie – et jamais d'insistance.

→ *Bruxelles, Théâtre national (studio), jusqu'au 16 octobre, à 20h30 (19h30 le mercredi, 15h le dimanche), et du 17 au 19 octobre à 20h, dans le cadre du Festival des Libertés. Durée : 1h20 env. De 8,5 à 19 €. Infos&rés. : 02.203.53.03, www.theatrenational.be*

→ *Ensuite à l'Eden de Charleroi du 22 au 24 octobre (071.314.079), et au Théâtre de Liège du 12 au 16 novembre (04.342.00.00).*



14 octobre 2013

MONEY : QUAND LA FINANCE PARLE AU PEUPLE

La finance est une langue étrangère pour le commun des mortels. Françoise Bloch propose un discours théâtral, entre pédagogie et responsabilisation, pour tenter de comprendre de quoi il en retourne depuis plus de quarante ans. Angoissant et étourdissant mais décapant !
Tout est affaire de langage dans la vie et encore plus au théâtre. Il en est de même avec le très mal connu « monde de la finance » : Actions, obligations, fonds d'investissement, holding, SICAV … . Derrière ce vocabulaire abstrait et pourtant entendu maintes fois dans les médias, se cache une terrible réalité : celle d'un système financier opaque qui continue à prospérer et dont nous serions les complices, bien malgré nous, pour quiconque possède un compte en banque ! Le client étant roi, il participe à son échelle, conscient ou inconscient, à l'enrichissement des entreprises et des fonds d'investissement qui contrôlent ces mêmes entreprises. Il pensait épargner son argent, de fait il l'investit, par le biais de mécanismes complexes et fort mal expliqués (fond de pension par exemple) pour toujours plus de profit.
Un homme entre dans une banque et demande, peut être naïvement, où va son argent ? Que devient-il ? Est-il bien placé ? A qui profite-t-il ? Autant de questions auxquelles même un simple conseiller aura du mal à répondre, tant la diversification et la complexité des placements incitent tout un chacun à faire confiance aveuglément à sa banque.

La parole est d'or (et d'argent) dans ce spectacle, formidablement interprété par une troupe multipliant les personnages, tantôt experts et banquiers tantôt simples usagers à la recherche d'explications rassurantes. Jérôme de Falloise, avec son potentiel comique et son ton parfois grave, est irrésistible quand il joue un directeur de fond d'investissement. Benoit Piret, Aude Ruyter et Damien Trapletti complètent joliment et avec charme la distribution de cette œuvre collective.

Notons également l'importance de la scénographie, sans effet superflu, conçue par Johan Daenen, faite d'un écran, de tables et de chaises de bureau sur roulettes qui permettent aux acteurs d'exécuter un ballet, une ronde du monde, comme une course sans fin vers le profit. De très belles images qui parlent d'elles-mêmes. Françoise Bloch en chef d'orchestre réussit une fois de plus son pari, nous divertir et nous faire réfléchir.

On rit, beaucoup, et puis une distance s'installe, qui peut nous mettre mal à l'aise. Nous sommes aussi complices de ce mal qui ronge jour après jour nos économies mondialisées, la spéculation sans fin. Moralité : Soyons un peu plus responsables et investissons-nous d'avantage dans l'humain, autre source profitable du développement de nos sociétés.

Philippe Maby

Les Prix de la Critique sacrent les femmes

Catherine Makereel
Mis en ligne lundi 13 octobre 2014, 23h33 – www.lesoir.be

«Money» de Françoise Bloch est sacré meilleur spectacle. Signe des temps, le palmarès est farouchement féminin. Les femmes prendraient-elles enfin le pouvoir sur des planches longtemps dominées par les hommes ?



Meilleur spectacle ? Une femme (Françoise Bloch pour Money). Meilleure mise en scène ? Une femme (Coline Struyf pour Homme sans But). Meilleur auteur ? Une femme (Sylvie Landuyt pour Don Juan Addiction / Elle(s). De même pour le seul en scène, le spectacle de danse, le spectacle jeune public, ou encore la découverte, dévoilés au palmarès des Prix de la Critique, lundi soir, au Théâtre National.

Ce n'est plus un frémissement mais un véritable tsunami féminin qui secoue la scène francophone belge, envoyant valdinguer quelques vieux réflexes patriarcaux. Si on est encore loin de la parité au niveau de la direction des théâtres ou des instances d'avis (on compte seulement deux femmes sur les douze membres du CAD, Conseil de l'Art Dramatique), les femmes se rendent de plus en plus indispensables à l'écriture et à la mise en scène. Un bref coup d'œil aux archives des Prix de la Critique depuis les années 50 suffit à illustrer le phénomène : quasi invisibles jusqu'en 2008, les femmes génèrent, depuis, la moitié des meilleures mises en scène.

Ces Prix de la Critique témoignent d'une réjouissante vague de jeunes créatrices en vogue, ouvrant la voie d'univers singuliers : Coline Struyf, Adeline Rosenstein, Gwen Berrou, Isabelle Darras et Julie Tenret (Night Shop Théâtre). Aujourd'hui, les artistes n'attendent plus qu'on vienne les chercher. Dans un marché saturé, surpeuplé de comédiennes, beaucoup de jeunes femmes se mettent à la mise à la scène avant tout pour se créer de l'emploi, tenter d'exister. Plutôt que d'attendre à côté du téléphone, elles créent leurs propres projets.

Nouvelle génération
Une bouillonnante nouvelle génération vient ainsi épauler celles qui furent les pionnières – Martine Wijckaert (par ailleurs récompensée, lundi soir, par le Prix Bernadette Abraté pour l'ensemble de son œuvre), Françoise Bloch, ou encore Isabelle Pousseur. Attention, tout n'est pas encore rose au pays de la scène. Si les écoles d'acteurs débordent depuis longtemps de filles, l'inégalité reste frappante quand on scrute les affiches : les hommes sont toujours largement majoritaires à la mise en scène et à l'écriture, même si des théâtres comme Océan Nord (dirigé par une femme) tentent de rétablir l'équilibre : cinq metteuses en scène pour sept pièces au programme cette saison.

Si certaines artistes continuent de dénoncer les attitudes machistes de certains directeurs de théâtre, d'autres sont optimistes, pariant sur une évolution naturelle vers plus d'égalité. On n'y est pas encore mais les lignes bougent incontestablement. Alors que le Ministère de la Culture échoit, une nouvelle fois, à une femme, et que le Théâtre National commence déjà à fureter pour son prochain directeur, on peut espérer que ce palmarès ouvrira un tant soit peu le champ des possibles.

Et le meilleur spectacle est … «Money» de Françoise Bloch

Dans une autre vie, Françoise Bloch aurait pu être ébéniste, tailleuse d'émeraude, ou autre artisan travaillant sans relâche la même matière, le dos courbé toute une vie sur le même matériau, jusqu'à connaître par cœur les gestes à effectuer pour sublimer les nœuds du bois ou les éclats de la pierre. C'est ainsi que la metteuse en scène travaille le théâtre, creusant une seule et même faille, de pièce en pièce, pour en faire briller, chaque fois, un angle différent. Tout a commencé en 2009 avec Grow or Go, formidable mise en abyme du langage et des valeurs du monde de la consultance en entreprise. En 2011, Une société de services (1), scrutait, à l'inverse, le bas de la pyramide, explorant les coulisses d'un « call center » et les conséquences humaines des nouvelles organisations du travail. Enfin, en 2013, Money optait pour un niveau intermédiaire, celui des banques, pour ausculter les mécanismes du profit.

Couronnée par le Prix du Meilleur Spectacle pour ce dernier volet, Françoise Bloch déploie la même passionnante méthode, d'un bout à l'autre. Partant d'un travail documentaire, ses comédiens appliquent la technique « d'imitation du réel », absorbant les codes et les gestes du groupe observé, pour ensuite instiller un décalage cynique, tranchant avec les réalités économiques et sociales. On peut parler d'une patte Blochienne : les mouvements presque chorégraphiques des acteurs, des tables et chaises de bureau à roulettes qui évoquent la sacro-sainte mobilité des travailleurs qui entrent, sortent, montent d'un cran ou sont éjectés du manège, mais aussi la course folle d'une économie en roue libre, devenue incontrôlable. Et puis, il y a la vidéo, contre-point laissant deviner, sans ouvertement dénoncer, une autre réalité que celle aveuglément appliquée par les bons petits soldats de la guérilla capitaliste : travail précaire et déshumanisé, mal-être, hypocrisie.

Dans Money, aboutissement parfait de la méthode Bloch, Françoise Bloch fouille dans les fissures d'une forteresse qu'on nous vend comme inébranlable. Elle fouine dans le linge sale – plutôt des costumes trois pièces que des bleus de travail – d'une économie mondialisée qui régit nos vies mais dont plus personne, ou presque, ne saisit les véritables contours.

Les comédiens portent des cravates impeccablement nouées et des tailleurs sans pli, aussi bien repassés que leurs discours. Ils sont ces banquiers pantins qui manient nos épargnes pension et autres assurances vie comme un jeu de hasard, des investisseurs gourous vendus au culte du profit, des fonds qui alimentent régimes dictatoriaux, délocalisations ou scandales environnementaux sans faire frémir un cil, pas même celui des citoyens à qui l'argent appartient. La pièce évoque ce grand jeu de dupe, entre naïveté et incompréhension, désinformation et langage abscons à dessein. La pièce part du plus grand dénominateur commun : le compte en banque. On a tous un petit (ou gros) magot tapi dans les coffres-forts virtuels d'une institution financière mais sait-on exactement où va cet argent ? En une heure trente d'un humour à dérider le comité directeur de la BCE, le quatuor démonte les mécanismes d'un système dont nous sommes tous, malgré nous, complices.

Au-delà des horizons de placement

«Money!» jette un regard cru et humain sur le monde de la finance et de la banque avec pertinence et impertinence. Tout ce que vous ne saurez jamais sur l'argent parce que personne ne vous le dira.

DIDIER BÉCLARD


Une comédienne et trois comédiens à l'enthousiasme communicatif portent cette pièce dédiée à l'univers de la finance. © ANTONIO GOMEZ GARCIA

«Un homme non violent peut exercer une violence certaine, tirer profit de la violence, tout en restant civilisé, voire sympathique». Et la Sicav, le placement de bon père de famille devient la pièce maîtresse de cette violence. Un homme se rend dans sa *«banque aux couleurs vives»* avec une question naïve: «Où va mon argent?». Quand il demande ce que la banque fait avec les 75 euros qu'il dépose tous les mois sur son compte d'épargne-pension, le banquier le reprend — *«Vous nous déléguez la gestion de votre épargne»* — et le saoule d'assurance financière, de profil d'investisseurs et de philosophe de placement…

Les réponses sont formatées autour de mots-clés: métier, sécurité, avantage, transparent, argent, éthique, État,… Totalement interchangeables, il suffit de les mélanger pour improviser une autre réponse, qui ne répond pas plus à la question.

Métier de base

«Money!» est une tentative théâtrale de comprendre une langue étrangère, celle de la finance. Fruit d'une écriture collective qui a rassemblé la metteuse en scène Françoise Bloch, les comédiens Aude Ruyter, Jérôme de Falloise, Benoît Piret et Damien Trapletti, et les vidéastes Benoît Gillet et Yaël Steinmann, la pièce s'appuie d'abord sur une base documentaire: films, conférences, articles, interviews,… À partir de là, les comédiens ont ajouté des expériences vécues dans des agences bancaires où ils allaient, comme Monsieur Tout-le-Monde. Toutes les scènes réunissant un banquier et un client sont issues de ces rendez-vous.

«J'ai été surprise par les discours rassurants, explique Françoise Bloch. *D'une banque à l'autre, les mots étaient les mêmes. Tous disent qu'ils se recentrent sur leur métier de base. Nous sommes partis d'un vrai désir de comprendre, d'un vrai refus des réponses qui nous sont données. On a tous renfloué Dexia et d'autres banques et personne ne nous dit merci. Le client ne veut plus entendre ce discours rassurant alors qu'il n'y a pas de quoi être rassuré.»* Parfois la colère n'est pas loin, par rapport à la spéculation sur la dette des États ou des projets de régulation qui avortent ou perdent leur substance tout en étant présentés de manière triomphale.

Investir ou s'investir

Françoise Bloch avait déjà abordé le monde du travail et de l'entreprise dans deux pièces précédentes «Grow Or Go» qui traitait de la consultance et «Une société de Service» plongée dans le télémarketing. Intéressée par la nouvelle organisation du travail, elle se penche ici sur les mécanismes financiers sous l'angle des conséquences de la financiarisation de l'économie sur la vie des gens. Tout tourne autour de deux verbes proches: investir et s'investir. *«Derrière le mot investir, il y a une idée d'engagement: s'investir,* commente-t-elle. *Or l'investisseur aujourd'hui investit mais ne s'investit pas, il ne s'intéresse pas, ne participe pas. Il attend du rendement mais ne s'engage pas».* D'où la question de la responsabilité, du client, du banquier et du gestionnaire de fonds. *«Les investissements même modestes sont une façon d'entrer en relation avec le monde. C'est une forme de pouvoir. Si j'investis, j'apporte de l'eau au moulin d'une entreprise, j'ai une responsabilité, ça me regarde et les questions commencent: suis-je en accord avec cela, dans quelles entreprises la Sicav que j'ai achetée place-t-elle mon argent?»* Toute cette responsabilité est illustrée par la réplique d'un personnage actionnaire d'une entreprise qui restructure: *«Indirectement, j'ai licencié un bon ami à moi».*





Les auteurs se défendent d'avoir voulu créer une pièce politique. *«Mais elle est engagée, forcément. Quand on fait du théâtre, on est obligé de s'engager. Nous agitons des questions et faisons valoir notre point de vue sans l'imposer. Nous ne disons pas au public ce qu'il doit penser mais nous n'en pensons pas moins.»*

La pièce se penche sur les conséquences de la financiarisation de l'économie sur la vie des gens.

«Money!» se présente sous la forme d'une succession de tableaux où il n'y a pas de rôles, tous les comédiens jouent tout. Les tableaux sont entrecoupés de courtes chorégraphies réalisées sur des chaises et des tables de bureaux à roulettes, dans un rythme et une audace qui va crescendo. Chacune de ces petites pièces raconte un mini-récit dans l'histoire: le client qui se fait valdinguer, la concurrence qui fait rage. Le tout dans une débauche de lumière, de musique, de mouvement et d'enthousiasme communicatif des comédiens inventifs qui visiblement s'amusent beaucoup (comme le public).

Jeux d'acteurs et vidéos sur le grand écran – âmes sensibles, évitez les images des poussins sur le tapis roulant – se croisent, se mélangent, se répondent. Le ton est ironique, drôle, léger et le propos toujours pertinent. On ne s'ennuie pas une seconde et on sort du spectacle un peu décoiffé, plus conscient et désireux de répondre à la question: *«Qu'est-ce qu'on peut faire?».*

«Money!» au Théâtre National à Bruxelles, jusqu'au 19 octobre, 02/203.41.55 ou www.theatrenational.be; à L'Ancre/L'Eden à Charleroi du 22 au 24 octobre, 071/314.079 ou www.ancre.be; au Théâtre de Liège du 12 au 16 novembre, 04/342.00.00 ou www.theatredeliege.be.

VOS RETOURS SONT LES BIENVENUS !

Afin d'améliorer la qualité de nos dossiers, vos retours nous sont précieux !

Isabelle Essers (iessers@theatrenational.be) récoltera votre feed-back.

Pour vous aider à le formuler, voici 3 petites questions pour vous « chauffer » :

- Avez-vous utilisé le dossier avant ou après le spectacle ?
- Que recherchez-vous dans un dossier pédagogique ?
- Des infos sur la création du spectacle ? Des fils sur les thématiques du spectacle ? Des exercices pratiques à faire en classe ? Qu'est-ce qu'il vous plaît le plus ?

D'avance, merci pour vos avis !